ERNEST HAYCOX

LE PASSAGE DU CANYON

roman traduit de l'américain par Jean Esch

Postface de Bertrand Tavernier



ACTES SUD

“L’Ouest, le vrai”
série dirigée et présentée par Bertrand Tavernier

L’histoire de l’Ouest américain et de sa conquête a suscité la plupart des grands mythes fondateurs de l’imaginaire américain et inspiré des milliers de films d’un genre fameux – le western – qui célèbrent les vastes espaces et la présence de “La Frontière”, font revivre les affrontements entre les Blancs et les “Sauvages” (avec leurs déclinaisons religieuses, raciales, génocidaires), entre la Loi et l’Ordre, l’Individu et la Collectivité. Ajoutons à cela une guerre civile d’une rare sauvagerie dont l’Amérique paie encore les conséquences…

Nombre de ces films qui sont de purs chefs-d’œuvre ont pour origine des romans non moins excellents. Mais la plupart furent ignorés, méprisés par les critiques de cinéma, et rarement publiés en français.

La série “L’Ouest, le vrai” veut faire redécouvrir ces auteurs aujourd’hui oubliés ou méconnus (du moins en France), dans des traductions inédites.

Tout à la fois films et livres, j’ai choisi ces romans pour l’originalité avec laquelle ils racontent cette époque, pour leur fidélité aux événements historiques, pour leurs personnages attachants, le suspense qu’ils créent… mais aussi pour leur art d’évoquer des paysages si divers dont leurs auteurs sont amoureux : Dakota, Oregon, Texas, Arizona, Utah, Montana… L’Ouest, le vrai, quel irrésistible dépaysement !

B. T.

Oregon, 1850. Quand Logan Stuart, aventurier et homme d'affaires, arrive à Jacksonville, il découvre une bourgade sur laquelle plane la menace des Indiens… mais aussi les rivalités qui opposent prospecteurs, paysans et autres émigrants. Logan va se trouver au cœur de tous ces conflits.

Une bagarre qui éclate, un joueur qui est prêt à tuer pour dissimuler ses dettes, des rumeurs qui courent, des colons soudainement massacrés, et voilà que toute une société animée par la passion de l'argent ou du jeu, l'amitié profonde ou l'amour caché, est sur le point d'exploser.

Le Passage du canyon, histoire d'aventures et d'amour, séduit autant par la force de ses personnages, notamment féminins, et par sa véracité quasi documentaire que par sa perception des différentes formes de capitalisme, à l'origine de tensions et d'affrontements.

Haycox, non content de s'illustrer dans un genre qu'il maîtrise parfaitement, explore aussi l'envers des hommes et des femmes complexes de Jacksonville qui, tous autant qu'ils sont, choisissent leur propre voie dans les paysages grandioses de l'Ouest américain.

ERNEST HAYCOX

Auteur d'une trentaine de romans et d'environ trois cents nouvelles, Ernest Haycox (1899-1950) est un célèbre écrivain et scénariste de western. Parmi ses admirateurs figurent Gertrude Stein et Ernest Hemingway, à qui l'on attribue cette phrase : "J'ai lu le journal chaque fois qu'il publiait un feuilleton de Haycox." Son œuvre est à l'origine de huit adaptations cinématographiques, dont La Chevauchée fantastique, Les clairons sonnent la charge *(adaptation du roman* Des clairons dans l'après-midi, *Actes Sud, 2013) et* Le Passage du canyon, *film de Jacques Tourneur de 1946 basé sur le présent ouvrage. En 2005, le prestigieux jury des Western Writers faisait de Haycox l'un des vingt-quatre meilleurs auteurs de l'Ouest du XXe siècle.*

DU MÊME AUTEUR

ADIEU À HOLLYWOOD, Collection Intimité, 1955.
DES CAVALIERS DANS LA NUIT, Librairie des Champs-Élysées, 1974.
DES CLAIRONS DANS L'APRÈS-MIDI, Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : DR

Titre original :
Canyon Passage
© Ernest Haycox, 1945.
Renouvelé en 1972 par Jill Marie Haycox.

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05258-4

ERNEST HAYCOX

Le Passage du canyon

roman traduit de l'américain
par Jean Esch

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

1

À L'HÔTEL *AMERICAN EXCHANGE*

Dès qu'il fut arrivé à Portland, Logan Stuart laissa son cheval à l'écurie d'Oak Street et rebroussa chemin dans Front Street en direction du bureau de messagerie exprès. Un vent violent du sud-ouest faisait rouler des nuages noirs au-dessus de la ville et les gouttes gonflées d'une pluie cinglante formaient un écran argenté et oblique autour de lui, ridant la boue liquide des rues et exécutant une danse cristalline sur les toits brillants. Les trottoirs de planches aux intersections étaient à moitié immergés et s'enfonçaient sous son poids. À 14 heures, un jour comme celui-ci, les lampes à pétrole scintillaient déjà à travers les carreaux ruisselants, et l'odeur qui émanait des saloons devant lesquels il passait était un mélange chaud et puissant de tabac, de whisky et de vêtements de laine trempés.

Trois ou quatre navires à voile étaient amarrés à quai, on apercevait leurs espars nus au-dessus de la rangée de maisons à charpentes de bois de Front Street. Dans la direction opposée, au-delà de la Septième Rue, la grande forêt de sapins dessinait un demi-cercle noir qui acculait les mille habitants de Portland contre le fleuve. Des enseignes de commerçants grinçaient sur leurs supports en fer. Une puissante odeur âpre, celle des imposantes collines boisées et des vallées adoucie par la pluie, assaillit Logan Stuart, et quand il pénétra dans le bureau de la messagerie exprès, il vit une silhouette râblée, floue dans ce crépuscule agité, jaillir de la porte de saloon, devant lui. Au même moment, un haquet tiré par quatre chevaux remontait Front Street. Les grandes roues du véhicule s'enfoncèrent jusqu'aux moyeux, et les jurons du conducteur, lancés avec vigueur, se perdirent immédiatement dans la tempête.

Le bureau était chaud et calme une fois que la porte se fut refermée derrière Logan Stuart. Il déposa ses sacoches de selle sur le comptoir et regarda un jeune homme à l'air flegmatique se lever pour venir vers lui. Ce jeune homme, Cornelius van Houten, portait des lunettes à monture d'acier dans lesquelles s'épanouissait la lumière jaune de la pièce.

— Sale temps, dit van Houten. Et à Jacksonville ?

— C'est animé, répondit Stuart.

Il ouvrit les sacoches pour déposer sur le comptoir une douzaine de petits sacs remplis à craquer de pépites et de poussière d'or. Fermés par une ficelle, ils ressemblaient à de gros saucissons.

— Je crédite le compte ? demanda van Houten.

— Non, je vais rapporter des espèces. On manque de liquide aux placers. À quelle heure vous ouvrez demain matin ?

— Demain, c'est dimanche.

— Mettez l'argent dans mes sacoches. Je passerai les prendre ce soir avant la fermeture et je les laisserai dans ma chambre d'hôtel.

— Vous devez en avoir pour sept mille dollars là-dedans… C'est pas une babiole qu'on peut laisser dans une chambre d'hôtel.

— Cornelius, répondit Stuart avec un sourire qui brisa la réserve brutale de son visage, l'or, ce n'est que du gravier jaune.

— Ah, fit van Houten, pour exprimer sa divergence de manière aimable, mais la couleur jaune change tout.

— Le beurre aussi est jaune, et on peut l'étaler sur du pain. Vous avez déjà essayé avec de l'or ?

— Pour un homme d'affaires, vous avez de drôles d'idées. Si j'étais banquier, comme je le serai un jour, je penserais que vous n'avez pas toute votre tête, et je ne vous prêterais pas un sou.

— Un homme a le droit de choisir ses dieux, Cornelius. Quels sont les vôtres ?

— Hein ? dit van Houten.

Logan Stuart retourna affronter le temps de chien. La pluie avait redoublé, à tel point que les maisons de l'autre côté de la rue apparaissaient à moitié floues à travers le déluge scintillant, et les avant-toits gorgés d'eau déversaient des cascades noueuses qui éclaboussaient le trottoir. Au milieu de la rue, un homme dont les épais favoris trempés étaient plaqués sur les bajoues, juché sur une souche, regardait la boue jaune couler lentement autour

de lui. Stuart pénétra dans une boutique au coin d'Adler Street où il s'acheta des vêtements secs et fit quelques emplettes pour la famille Dance qui vivait sur la route Oregon-Californie, après quoi il emprunta une étroite passerelle qui traversait Front Street et entra chez le barbier, près de l'hôtel *American Exchange*.

Là, il prit un bain, se fit raser et couper les cheveux ; après quoi, un cigare odorant entre les lèvres, il se rendit à l'*American Exchange*, demanda une chambre et y monta. Il étendit ses vêtements mouillés sur une chaise, fit le tour de la pièce d'un pas agité et s'arrêta devant l'une des deux fenêtres pour observer la rue battue par la tempête. Au-dessus de lui, le sommet du toit de l'hôtel émettait un son d'orgue sourd sous les assauts du vent.

Une épaule appuyée contre l'encadrement de la fenêtre, il demeura immobile un instant, ce qui ne lui ressemblait pas. C'était un homme constitué d'éléments disjoints, bruts et durables, comme une machine faite pour résister aux chocs. Il n'y avait ni finesse ni douceur en lui. Sa grande bouche était expressive seulement quand il souriait et son nez épais enflait un peu au bout pour accueillir de larges narines. Ses cheveux d'un noir profond reposaient en mèches épaisses sur sa tête ; ses yeux d'un gris perçant étaient enfoncés dans leurs orbites, et tout cela composait un visage qui, au repos, offrait un mélange de tristesse et de caractère solide. Il n'y avait que lorsqu'il s'éclairait que ce visage laissait entrevoir son côté irréfléchi. Il mesurait environ 1 m 80, il avait de longs bras, de grosses cuisses et un torse plus large qu'épais. Une cicatrice en forme d'hameçon s'accrochait au coin de sa bouche, souvenir d'un combat à coups de poing qu'il avait livré avec ferveur quand il était plus jeune. Aujourd'hui, à vingt-huit ans, il se contrôlait davantage.

Ne pouvant pas rester immobile très longtemps, il tourna subitement le dos à la fenêtre, quitta la chambre et descendit au saloon, qui jouxtait le hall de l'*American Exchange*.

Henry McLane l'aperçut aussitôt et lui fit signe de venir boire un verre.

— Histoire de lutter contre le froid, dit-il. Alors, comment ça se passe dans les mines ?

— Ça va bon train, répondit Logan Stuart.

Il entendit le sifflement rauque d'un bateau à vapeur sur le fleuve : sans doute le *Belle* qui revenait des Cascades. Il se fit une

place au comptoir bondé, à côté de Henry McLane, qui ôta son haut-de-forme et tapa dessus comme sur un tambour pour attirer l'attention du barman. À 17 heures, il ne restait plus aucune lumière naturelle dans ce monde englouti.

— Que vont faire les Indiens cette année ? demanda Henry McLane.

— Pour l'instant, c'est calme et incertain.

Avec ce sale temps, le bar était plein à craquer, enfumé et joyeux. Portland était une petite ville récente, située sur la côte nord-ouest peu exploitée, c'était donc principalement une ville de célibataires venus ici pour tenter leur chance dans les affaires, et le bar de l'*American Exchange* leur servait à la fois de club et de lieu de rendez-vous commercial. On trouvait là tous les personnages typiques d'une terre nouvelle : le capitaine de bateau avec ses aimables favoris et ses yeux froids, le fermier crotté par les routes boueuses de l'arrière-pays, l'émigrant aux manières brusques, directes et chaleureuses, dont l'accent évoquait les profondes étendues boisées de l'Oregon et les immenses plaines dégagées, et l'homme de la Nouvelle-Angleterre, malin et calme, venu ici avant tout pour les avantages commerciaux qu'offrait une terre nouvelle, avec l'intention de s'en emparer et de faire fortune. On percevait l'accent de l'Est dans les conversations, teinté d'Iowa et d'un peu de Missouri, mélangé à la douceur de la Virginie.

— Logan, dit Henry McLane, j'ai un lot de marchandises apportées par le brick *Alice*, à livrer à Clay et King à Jacksonville. Je vais les transporter à bord du *Canemah* jusqu'à Salem. Ça t'intéresse d'acheminer la marchandise ensuite ? De la quincaillerie, quelques rouleaux de tissu, des seaux, des plats en fer, de la corde.

— Ça représente combien de mules ?

— Une vingtaine, je suppose. Quel est ton tarif ?

— Trois dollars par mule et par jour.

McLane réfléchit un instant, puis hocha la tête.

— C'est correct. Je serai à Salem le 20 de ce mois.

Le marché ayant été conclu, Logan Stuart paya la seconde tournée, après quoi McLane s'excusa :

— Il faut que j'aille voir si George Miller peut transporter un chargement de fenêtres jusqu'à Gales Creek.

— Des fenêtres ? Avec des vitres ?

— On devient civilisés, répondit McLane et il alla intercepter un homme qui portait des bottes crottées, une toque en fourrure et un immense manteau de l'armée.

— George ! cria-t-il dans le désordre incessant du saloon. George !

Logan Stuart se fraya un chemin au milieu de la foule et contourna un groupe d'hommes plongés dans leurs souvenirs d'émigrants. Cinq hommes d'affaires parmi les plus importants de Portland, assis à une table de poker, se livraient à quelques conjectures commerciales. Tout près de là, un capitaine de bateau se disputait avec un autre homme.

— Le bois se vend à prix d'or à San Francisco, vous allez faire de jolis bénéfices. Il faut que les autres puissent en faire un peu, eux aussi. Arrêtez de discuter le prix du transport, mon ami, ou sinon je repars sur mon lest.

En quittant le saloon, Logan Stuart remarqua que Henry McLane était retourné au comptoir pour sceller un autre accord.

Il se dirigea vers la réception de l'hôtel.

— Mlle Lucy Overmire est arrivée ?

— Chambre 10, répondit l'employé. Elle vient de débarquer du bateau des Cascades. Elle a demandé après un certain George Camrose.

Stuart monta un escalier dont l'épais tapis rouge était taché par la boue fraîche. Il tourna dans le couloir et s'arrêta un instant devant la porte, visualisant le visage qui se trouvait derrière avec un intérêt naissant. Il frappa et entendit sa voix murmurer :

— Entre, George.

Elle se tenait au centre de la pièce quand il ouvrit la porte, et elle souriait. Mais ce sourire était destiné à Camrose et Stuart vit ce sourire changer de nature. Quelque chose disparut, il n'aurait su dire quoi, et quelque chose d'autre le remplaça, sans qu'il puisse dire ce que c'était, là encore.

— George savait que je devais venir en ville et il m'a demandé de te ramener chez toi. Il a dû partir subitement vers Crescent City.

— Ça ne t'embête pas de m'avoir sur les bras, Logan ?

De manière totalement inattendue, elle laissa échapper un petit rire débridé.

— C'était une question idiote, dit-elle. Ça ne t'embête pas d'avoir des femmes sur les bras.

— Qui m'a fait cette réputation ?

— La rumeur.

— Une rumeur colportée par George Camrose. Cet homme bâtit sa fidélité à mes dépens. As-tu des vêtements chauds ? Nous partirons avant l'aube et le temps est pourri.

— Je m'en fiche, dit-elle et elle l'observa avec un reste de sourire aux coins des lèvres.

Il y avait une lueur interrogative dans ses yeux et l'ombre du jugement sur son visage, et cela aussi, c'était une chose familière pour Stuart. Ils se connaissaient très bien. Elle portait une jolie robe marron et ses cheveux noirs formaient une tresse douce et brillante à l'arrière de son crâne. Ses vêtements dissimulaient une femme mûre aux formes épanouies.

— On va dîner ? demanda-t-elle.

Elle se dirigea vers la coiffeuse pour se mirer brièvement, puis elle prit un châle au passage et descendit l'escalier avec Stuart pour pénétrer dans la salle à manger. Les conversations produisaient un vrai boucan. À la table des célibataires, au centre, Logan Stuart aperçut Henry McLane, le visage rose et empreint de la dignité que lui conféraient ses voyages d'affaires jusqu'au bar.

Elle s'assit en face de Stuart, agréablement calme. Elle avait conscience de son environnement, et son regard exprimait parfois de la curiosité, une pensée vagabonde agitait son visage. Puis il s'aperçut qu'elle avait fixé son attention sur lui, avec ce même intérêt intense et bien protégé. Par moments, la chaleur se répandait entre eux, forte et troublante, et sa propre expression s'aiguisait ; le repos nu de son visage se brisait alors, cédant la place à une agitation souriante. C'était dans ces moments-là également qu'elle l'observait avec le plus d'insistance, essayant de lire en lui.

— Comment s'est passée ta visite ? demanda-t-il. C'était comment The Dalles ?

— Calme. Mais tu sais, Logan, là-bas, il y a beaucoup de bêtes et de chevaux qui ont été abandonnés par les émigrants en descendant le fleuve. Il serait possible de les avoir pour presque rien. Peut-être serait-il intéressant de les acheter et de les conduire dans le sud de l'État.

— Tu as vu des mules ?

Elle demeura immobile, essayant de se souvenir, et l'espace d'un instant il perçut dans cette immobilité une qualité qui le transperça.

— Non, dit-elle.

Mais elle observa son changement d'expression et elle se remit sur la défensive. Après un repas silencieux, ils remontèrent. Il l'accompagna jusqu'à sa chambre et s'arrêta devant la porte.

— Cinq heures, dit-il. Et habille-toi chaudement. On atteindra Salem le premier jour et la source de la Long Tom le deuxième. On devrait arriver à Jacksonville vendredi après-midi. C'est un rythme trop rapide pour toi ?

— Non. Je suppose que tu vas redescendre pour jouer au poker.

— Je ne crois pas. Bonne nuit.

Le "Bonne nuit" qu'elle lui adressa en retour l'accompagna. Il passa devant sa chambre et s'arrêta en haut de l'escalier pour regarder derrière lui. Elle se tenait toujours sur le seuil de sa chambre, la lampe du couloir soulignait les contours de son visage.

— Une femme, Logan ?

Il rit et vit une bouffée de colère soudaine s'emparer d'elle. Elle se retourna et ferma sa porte. Sa suspicion l'avait amusé, mais maintenant, alors qu'il descendait l'escalier, l'opinion qu'elle avait de lui ne l'amusait plus. Il était agité, énervé, et il songea : "George a dû me présenter comme un sacré personnage. Il faudra que je lui parle." Entendant la pluie cogner contre les murs de l'hôtel, il remonta dans sa chambre pour chercher son manteau et son chapeau. Sur ce, il suivit le boyau sombre de Front Street et traversa pour se rendre au bureau de messagerie exprès. Van Houten avait retardé l'heure de fermeture spécialement pour lui ; il alla chercher les sacoches de selle dans le gros coffre-fort de la compagnie.

— Vous êtes sûr de vouloir garder tout ça dans votre chambre d'hôtel ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit Stuart, et il balança les sacs sur son épaule. Il attendit que van Houten ait éteint les lampes et couvert le poêle en fonte. Après quoi, le jeune homme sortit un pistolet de dragon de derrière le comptoir et verrouilla la porte du bureau. Il prononça quelques mots qui furent emportés par

les bourrasques et vint se placer entre Stuart et les murs des maisons pour regagner l'*American Exchange*. Il tomba de l'étroite passerelle de planches et s'enfonça dans la boue jusqu'en haut de ses bottes en poussant un violent juron. Arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta et lâcha un "Bonne chance". Dans la lumière qui filtrait par l'encadrement de la porte, Stuart remarqua que van Houten tenait son pistolet au poing, chien armé, depuis le bureau.

— Gardez les pieds au sec, lui conseilla Stuart, et il le regarda disparaître en trois enjambées tant la nuit était noire.

Il traversa le hall de l'hôtel et gravit l'escalier d'un pas lourd. Il s'arrêta sur le palier, puis se dirigea vers la chambre de Lucy Overmire. Il frappa à la porte et entendit sa voix, toujours calme, lui dire d'entrer.

Postée devant la fenêtre, elle se retourna pour le regarder en affichant ce même jugement réservé qu'il avait déjà remarqué.

— Non, dit-il, ce n'était pas une femme.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit, alors ?

— C'est George que tu vas épouser, pas moi. Pourquoi devrais-je te dire où je vais ?

Et soudain, voilà qu'ils riaient l'un de l'autre. Lucy traversa la chambre, l'éclairage faisait briller ses joues. Elle leva les yeux vers lui et s'exprima avec un mélange de brusquerie et de douceur.

— Je ne voudrais pas qu'une femme se paie ta tête, Logan.

— Tu interroges George de cette façon ?

— Pourquoi ? L'idée ne m'est jamais venue de douter de lui.

— Je suis flatté par cette distinction, dit-il sèchement.

— George est moins vulnérable que toi avec les femmes. Il les juge plus sévèrement. Il y a trop de compassion en toi, Logan. Tu es une proie facile.

— Vraiment ? Pourtant, il est fiancé, et pas moi.

— Qu'y a-t-il dans ces sacoches ?

— Des pièces d'or.

— Je t'ai observé de la fenêtre. Un homme se tenait au coin d'Alder Street quand tu es passé. Il t'a suivi en marchant dans la boue.

— Bonne nuit, Lucy, dit-il et il quitta la chambre.

Le bruit montait énergiquement du hall et du saloon. De retour dans sa chambre, Stuart glissa les sacoches sous le matelas, à la tête

du lit. Il se déshabilla en gardant son sous-vêtement en coton, but l'eau du broc et coinça une chaise sous la poignée de la porte. Il n'y avait pas de loquet aux deux fenêtres, mais elles étaient situées à plus de cinq mètres du sol, donc aucune inquiétude à avoir. Il mit son revolver sous l'oreiller, éteignit la lumière et resta allongé sur le dos, à écouter les coups de fouet réguliers de la pluie contre l'hôtel. Par moments, une rafale de vent plus violente que les autres secouait tout le bâtiment. Il pensa à Lucy, debout dans sa chambre, une femme plus belle qu'aucun homme ne saurait l'espérer ; il repensa à son visage éclairé par son rire, et au son de ce rire, il repensa à la fixité de son regard parfois, aux profondeurs qui abritaient les choses étranges qu'elle ressentait. Et il s'endormit…

C'était un homme qui dormait sans rêver, et qui avait le sommeil léger. Et donc, quand un souffle de vent froid caressa l'arrière de son crâne, il ouvrit aussitôt les yeux. Il était couché dos à la fenêtre latérale, les bras sous les couvertures, si bien qu'il ne pouvait pas atteindre aisément son revolver. Il y eut un léger bruit de glissement dans la chambre et le sifflement d'une lourde respiration masculine. Celle-ci faiblit un court instant, avant de s'amplifier, et Stuart sentit une main ramper timidement sur le bord du lit. Il visualisa la position de l'homme, se redressa d'un bond et saisit l'ombre massive devant lui. Ses bras se refermèrent autour d'un corps épais, mais il fut arraché du lit par la rapide volte-face de l'intrus, et il se retrouva sur ses pieds. Il s'accrocha. Le haut de son crâne heurta le menton de l'homme et il l'entendit craquer ; l'avant-bras de l'intrus s'abattit sur sa nuque avec la force d'une matraque. Sonné, il bascula à la renverse, sur le lit. Il releva les jambes et balança ses pieds dans le ventre de l'homme, au moment où celui-ci allait se jeter sur lui. Une violente douleur lui vrillait le crâne, des éclairs lumineux dansaient devant ses yeux. Il entendit l'homme reculer en titubant et étouffer un juron. Stuart glissa la main sous son oreiller afin de s'emparer de son arme. Il se redressa sur le lit pour viser. Il tira en direction de l'ombre mouvante et, dans la seconde suivante, l'homme traversa la chambre à toutes jambes, plié en deux, et se jeta par la fenêtre, emportant le châssis et le verre avec lui.

Stuart l'entendit tomber dans la ruelle en dessous. Mais quand il se pencha à la fenêtre, il ne vit rien dans la bande d'obscurité.

Il capta néanmoins les derniers échos d'un bruit de pas qui couraient dans la boue, en direction du fleuve.

Le vent froid s'engouffrait par la fenêtre et il y avait du raffut dans le couloir. La chaise qui bloquait la porte se renversa et la porte s'ouvrit à la volée, laissant entrer la lumière jaunâtre d'une lampe fixée au mur. Un homme passa la tête à l'intérieur de la chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon sang ?

— Rien, répondit Stuart. Fermez la porte et allez-vous-en.

La porte se referma, bloquant le violent courant d'air. Stuart demeura immobile un instant, en remuant lentement le cou de droite à gauche. "Drôle de personnage, pensa-t-il. Il avait un bras épais comme une bûche de chêne. Il a bien failli me briser la nuque." Il s'assit sur le lit et s'allongea en douceur à cause de la douleur incessante dans sa tête. Couché sur le dos, il contempla le plafond noir. "C'était peut-être Bragg, pensa-t-il. Oui, peut-être."

La porte se rouvrit et la voix de Lucy, légèrement inquiète, traversa la chambre :

— Logan.

La lumière du couloir l'éclairait faiblement et il vit sa longue silhouette enveloppée dans son peignoir, ses cheveux tressés qui tombaient dans son dos. Il aperçut la forme floue de son visage quand elle marcha vers le lit et se pencha au-dessus de lui.

— Logan.

— C'est rien du tout. Il a fichu le camp. C'était une tentative ratée.

Sa tête ne lui faisait plus mal, le martèlement avait cessé de manière aussi soudaine qu'il avait commencé et maintenant il se sentait bien.

— Sors d'ici, Lucy.

Elle demeura immobile de la tête aux pieds, et continua à le regarder.

— Tu es blessé ?

— Non. Va-t'en.

Il la regarda marcher à reculons, il la vit faire demi-tour puis se retourner un court instant, avant de fermer la porte.

2

L'HOMME DE LUCY

Ils quittèrent Portland à 6 heures, chevauchant sous une pluie battante, prirent le bac et traversèrent le crépuscule dense de la forêt de sapins jusqu'au comté de Clackamas. Au-delà d'Oregon City, ils débouchèrent dans l'étendue plate de la Willamette Valley, bordée à l'est par les Cascades et à l'ouest par la Coast Range. Au loin apparaissaient quelques ranchs solitaires, bas et sombres dans le brouillard de pluie, et de temps à autre, le chemin de boue contournait le porche d'un commerce ou une cabane en bois brut faisant office de taverne pour les voyageurs. Au soir d'une journée pleine de larmes, ils atteignirent Salem, dont les quelques maisons constituaient l'excroissance d'une mission méthodiste, et c'est là qu'ils dormirent.

La pluie persista, faisant paraître la vallée plus verte encore à leurs yeux, tandis qu'ils poursuivaient leur route vers le sud. Ils traversèrent la rivière Santiam à Syracuse City et passèrent leur deuxième nuit au *Harris Claim*. Le troisième jour les vit traverser la Skinner et descendre vers le cœur de la vallée qui allait en s'étrécissant. Le quatrième jour, ils franchirent les crêtes rocailleuses et boisées de la Calapooia, en empruntant un chemin militaire, et poussèrent jusqu'à la maison de Jesse Applegate. Les sapins sombres commencèrent à céder du terrain devant les chênes, les arbousiers et les pins, la pluie s'arrêta, la terre se réchauffa et prit une couleur brune. Ils voyageaient vite, dépassant des chariots surchargés de meubles et d'objets appartenant à des colons, puis ils tombèrent sur des convois de mules et des cavaliers solitaires. Le cinquième jour, ils traversèrent le fleuve Umpqua à la hauteur de l'entrepôt d'Aaron Roses, et en fin d'après-midi, ils atteignirent

une petite colonie installée à l'entrée étroite d'un canyon, dont les parois de plus en plus raides étaient tapissées d'arbres. Tout autour d'eux, le paysage était écrasant et accidenté.

Cliff Anslem sortit de sa maison en rondins au moment où Stuart descendait de cheval.

— Un orpailleur tué en haut de Graves Creek, y a deux soirs de cela, annonça Anslem. Un coup des Indiens de Limpy à mon avis. Un détachement de la cavalerie est quelque part dans le canyon maintenant, sous les ordres de ce jeune type, Bristow. Les convois de mules passent par deux pour des raisons de sécurité. Demain matin, tu ne manqueras pas de compagnie.

— Trop lent, dit Stuart avant de se tourner vers la jeune femme. On va chevaucher de nuit pour arriver chez les Dance au lever du jour, si tu t'en sens capable.

Lucy hocha la tête et entra dans la maison pendant qu'Anslem conduisait les chevaux dans l'enclos.

Quatre ou cinq maisons en rondins étaient disséminées dans cette petite prairie au pied des collines accidentées et un courant venteux ininterrompu s'échappait du canyon, froid et agité. Un dernier rayon de soleil se déversait sur la prairie, renforçant l'âcreté du foin naturel. Stuart s'assit au bord de la route poussiéreuse, se renversa en arrière et alluma sa pipe. Il entendit approcher le tintement de la cloche de la mule de tête. Le crépuscule commençait à descendre de la montagne quand le convoi de mules qui venait de la colonie de Scottsburg pour se rendre aux placers arriva et s'arrêta pour camper. Les bêtes étaient chargées de sucre, de café et de sel. Un feu de camp naquit dans l'obscurité au moment où Anslem appelait Stuart pour le dîner.

La maison rudimentaire se composait d'une pièce unique, meublée d'un lit, d'une table et d'une cheminée. Lucy était allongée sur le lit, elle se réveillait de son court sommeil. Son regard était fixé sur le plafond, juste au-dessus d'elle, et la lumière jaune de la lampe dansait dans ses yeux. Stuart s'arrêta près du lit et l'observa, tête baissée. Elle lui tendit la main, il la prit pour l'aider à se remettre debout d'un large geste, et soudain elle lui rit au nez et lui tourna vivement le dos pour se diriger vers la table. Mme Anslem leur adressa à tous les deux un petit coup d'œil chaleureux et espiègle, avant de servir le dîner : venaison, haricots et biscuits.

Des cavaliers jaillirent du canyon au galop et une voix sèche lança un ordre. Anslem se leva pour aller à la porte.

— Le dîner est prêt, lieutenant.

Celui-ci, quand il entra, était sali par une dure journée passée à cheval. Une barbe épaisse couvrait son visage juvénile et ses yeux pétillaient.

— Salut, Logan. Mademoiselle Overmire, comment allez-vous ?

Il s'assit à sa place et se mit à manger sans cérémonie.

— Alors, qu'avez-vous vu dans le canyon ?

— Un grand nombre de traces dans les prairies de la Cow Creek.

— Je vais seller tes chevaux, Logan, annonça Anslem et il sortit de la maison.

— Vous partez maintenant ? demanda le lieutenant. Limpy et ses jeunes gars sont quelque part, mais je ne sais pas où. Peut-être que nous aurons une année tranquille.

Mme Anslem, postée devant la crémaillère de la cheminée pour surveiller la cafetière, se tourna vers le lieutenant.

— Il n'y a jamais d'année tranquille.

Anslem avait amené les deux chevaux devant la maison. Stuart se leva en même temps que Lucy, et alors qu'ils se dirigeaient vers la porte, Mme Anslem murmura :

— Saluez les Dance de ma part et dites-leur que j'ai envie de parler avec quelqu'un.

L'obscurité était une cape jetée négligemment sur les montagnes et les prairies, les aboiements des chiens d'Anslem réveillaient des échos lointains dans les collines sillonnées de crêtes. Le sourire de Lucy se posa sur Stuart quand il lui prit la main pour l'aider à monter à cheval. Il ajusta ses sacoches, fit glisser plusieurs fois son fusil à l'intérieur de son étui de selle et caressa la crosse de son revolver. Ayant salué Anslem, il s'éloigna avec Lucy à côté de lui. L'haleine du canyon était humide et froide. La piste montait et la poussière molle absorbait le bruit des pas des chevaux. Un ruisseau fougueux longeait la piste et affrontait musicalement les pierres de son lit. Un prédateur nocturne passa devant eux à toute allure et s'enfonça dans les bois. Le ciel était une allée bleu acier bordée par les ombres déchiquetées des arbres. Après une heure

de route, ils firent une halte pour se reposer, sans bouger. Puis ils repartirent. Un quartier de lune montante peignait de ternes taches argentées sur les parois du canyon, scintillait à la surface de la rivière et se reflétait faiblement sur les troncs décolorés des sapins brûlés. L'heure suivante les conduisit à l'orée du canyon et les déposa dans une prairie qui s'étendait tel un lac sombre à moitié dissimulé entre les rives massives des montagnes environnantes. La brise avait forci. Alors qu'ils faisaient une halte, Stuart tendit l'oreille pour guetter ce que le vent pouvait apporter. Il était aux aguets, mais lorsqu'il se tourna vers Lucy, il souriait. La voix de la jeune femme lui parvint, faible et prudente :

— Tu es heureux seulement quand tu bouges.

— Écoute ! dit-il.

Il lui semblait entendre une rumeur ininterrompue dans la nuit. Bien au-delà de la prairie – à plus d'un kilomètre –, un groupe se déplaçait. Les chevaux étaient figés, têtes dressées, à l'affût ; ils respiraient plus fort, ils flairaient une chose intéressante. Puis le bruit s'arrêta.

Après avoir traversé à gué un cours d'eau peu profond, ils pénétrèrent dans la prairie. Les saules au bord de l'eau dansaient paresseusement dans la brise et la rivière dessinait une traînée pâle, tortueuse. Bientôt, l'obscurité écrasante des montagnes se referma sur eux et ils commencèrent à gravir un chemin aveugle entre d'immenses colonnes de sapins immobiles. Stuart s'arrêta de nouveau pour permettre aux chevaux de se reposer.

Lucy dit :

— Une maison, un bureau ou une femme… au bout d'une semaine, tu te lasses de toutes ces choses. Tu arrives à Jacksonville, tu y passes la nuit et tu repars.

— C'est mon métier qui veut ça.

— Tu voyages pour ton métier… et juste pour le plaisir de voyager.

— Comment se fait-il que tu saches autant de choses sur moi ?

— Toute femme qui observe un homme pendant deux ans sait forcément des choses sur lui.

— Tu en sais plus sur moi que je n'en sais sur toi.

— Les femmes sont toujours plus observatrices… et elles s'intéressent plus.

Il fit faire demi-tour à son cheval, prit les rênes de la monture de Lucy et quitta la piste. Au-dessus d'eux, un son s'amplifia jusqu'à devenir le galop d'un cavalier solitaire qui traversait ce couloir aveugle sans prendre garde. Ils auraient pu le toucher en tendant le bras. Il chantonnait en chevauchant, comme pour rompre sa solitude. Ils l'entendirent dévaler la pente et, longtemps après, Stuart et Lucy perçurent encore le martèlement des sabots de son cheval dans la prairie en contrebas. Ils revinrent sur la piste. Il n'avait pas oublié la question de la jeune femme ; il y pensa longuement en chemin.

— Je veux que mes affaires prospèrent, dit-il enfin. Je veux voir un convoi de mules Stuart & Company sur toutes les routes. Quand les diligences arriveront jusqu'ici, je veux que ce soit des diligences Stuart & Company. Disons que je suis ambitieux.

— Ce n'est pas l'ambition qui peut te motiver à ce point. Tu n'es pas heureux. Quelque chose te tracasse. Une chose que tu recherches, peut-être, ou qui ne te satisfait pas.

Stuart continua à chevaucher sans répondre, concentré à la fois sur cette conversation et sur les bruits, les sensations qui l'entouraient. Il entendit la voix de Lucy, faible et douce, sérieuse, à travers l'obscurité :

— C'est une femme ?

— Maudit soit George Camrose qui m'a fait une telle réputation, murmura-t-il. Pourquoi faut-il que ce soit toujours une femme qui empêche un homme de dormir la nuit ?

— Le moment venu, fais en sorte que ça ne soit pas une femme ordinaire. Que ça ne soit pas une femme calme.

— Pourquoi donc ?

— Tu finirais par la haïr.

Après cet échange, ils chevauchèrent en silence, bien au-delà de minuit, durant les heures les plus noires, suivant la piste qui ne cessait de gravir les montagnes, alors que sur leur gauche un canyon, qu'ils sentaient plus qu'ils ne le voyaient, s'enfonçait sous eux. Soudain, ils entrevirent l'éclat d'un feu, tout au fond.

— Ed Blackerby, murmura Stuart.

L'air était rare et froid, l'odeur de la montagne de plus en plus forte ; c'était une nature sauvage qui se déversait d'étendues inconnues, d'endroits jamais explorés depuis le début des temps.

À un moment donné, un peu avant les premières lueurs de l'aube, Stuart s'arrêta pour un repos plus long. Il souleva Lucy par la taille pour l'aider à descendre de cheval ; elle bascula contre lui de tout son poids et, l'espace d'un instant, elle demeura passive entre ses bras, puis elle tendit son visage vers lui, si près qu'il y vit de la lassitude. Il la lâcha et recula d'un pas, vers sa selle, pour détacher le manteau fixé derrière le troussequin. Il l'étala sur le sol et regarda la jeune femme s'y coucher en chien de fusil. Il s'accroupit et ramena les pans du manteau sur elle, tout en cherchant sa pipe dans une des poches. Il coinça le tuyau froid entre ses dents pendant qu'il écoutait les bruits de la forêt, les murmures fugitifs autour de lui, les sifflements des broussailles dérangées, les frottements des pas feutrés, le bruissement velouté des ailes, tous les sons de cette terre énorme.

Lucy dormait à poings fermés quand il se pencha vers elle, une demi-heure plus tard, et posa sa main sur sa joue.

— Lucy, dit-il et il l'entendit répondre dans son sommeil.

Son nom était un écho agréable, doux sur sa langue. Il le répéta, "Lucy", et la regarda se redresser et tourner la tête dans l'obscurité.

Après l'avoir aidée à remonter sur son cheval, il roula son manteau et l'attacha solidement sur sa selle. Ils reprirent leur longue route en traversant d'un pas régulier les premières heures, le moment calme du monde, suivant les lacets et les déclivités de la piste, descendant dans des vallons, gravissant des pentes abruptes, avant de replonger de manière soudaine. La lune, blême et inutile durant la nuit, disparut derrière les crêtes écrasantes à l'ouest et l'obscurité se fit plus profonde encore. C'était le moment qui précède l'aube, quand la vitalité de chaque chose se consumait par à-coups, en hésitant. Peu à peu, Stuart commença à sentir la proximité des grands espaces. Le poids des arbres se faisait moins écrasant sur ses épaules et le premier plan pâlissait, jusqu'à ce que la piste émerge enfin des bois pour descendre en longues boucles vers la plaine. Juste avant le lever du jour, il aperçut une lumière solitaire qui brillait au loin.

L'aube perçait quand il arriva devant la maison en rondins de Ben Dance et aida Lucy à descendre de cheval. Les chiens aboyaient autour de lui et l'odeur du feu de bois et du café flottait dans l'air raréfié. La porte de la maison s'ouvrit, un flot de

lumière jaune se déversa au-dehors, un homme franchit le seuil d'un pas rapide et s'en écarta. Il tenait un fusil au creux du bras, prêt à servir. Quand il reconnut les deux visiteurs, il les accueillit de sa voix puissante :

— Entrez, entrez. Le petit déjeuner vous attend. Asa, viens t'occuper des chevaux.

Lucy pénétra directement dans la maison. Stuart s'attarda un instant au-dehors, avec ses sacoches sur l'épaule, pour regarder le jour se répandre sur les cimes des montagnes à l'est ; il avançait par vagues informes, s'étendait comme un brouillard peint à l'aquarelle, il dégoulinait des hauts sommets et coulait dans les pentes, entre les replis de la colline noire. Le ciel bleuissait, les étoiles s'éteignaient lentement. Le petit Asa emmena les chevaux.

— Le jeune lieutenant est passé par ici aujourd'hui, dit Dance.

— Un orpailleur a été tué.

— C'est calme pour cette époque de l'année.

Stuart se baissa pour franchir la porte de la maison et se retrouva face à un feu de cheminée éclatant. Il y avait une table, à laquelle était assise Lucy, en compagnie de deux autres fils de Dance qui mangeaient sans lever la tête. Mme Dance, quarante ans à peine, retourna au-dessus d'une assiette un moule contenant un pain de maïs et adressa un bref sourire à Stuart.

— Quoi de neuf à Portland, Logan ?

— Un millier de personnes et la pluie.

— Ah, fit Mme Dance en secouant la tête. (Elle avait la peau mate et de jolis traits, simples.) Comment est-ce qu'on peut vivre au milieu de toute cette foule ?

Dance avait une question lui aussi :

— Tu veux que je change vos chevaux maintenant ?

— On va dormir jusqu'à midi.

— Caroline ! s'écria Dance. Prépare les lits.

Une fille sortit de la pièce voisine, salua Lucy d'un hochement de tête et s'attarda un peu plus longtemps sur Stuart. Son "Bonjour", prononcé d'un ton neutre, s'adressa aux deux. Âgée d'une vingtaine d'années, elle possédait les yeux bleus et l'épaisse chevelure châtain clair de sa mère. Ses avant-bras potelés étaient nus, sa bouche était calme et pleine.

— J'ai quelque chose pour toi, dit Stuart.

— Quoi donc ? demanda la fille.

— Si tu portes ta robe marron à midi, je te le donnerai.

Caroline Dance pencha la tête sur le côté pour l'observer et un intérêt grandissant apparut sur ses lèvres.

— Peut-être, répondit-elle, sceptique, et elle quitta la pièce.

Lucy se leva après avoir terminé son petit déjeuner et se rendit dans la pièce voisine. Stuart traîna encore un peu, avec son café et sa pipe. Les deux fils Dance se levèrent de table eux aussi et s'en allèrent en silence, tels de jeunes chiens de chasse qui ont flairé une piste fraîche. Leur père s'assit un instant pour raconter les rumeurs de la semaine, après quoi Stuart vida sa pipe et passa à son tour dans l'autre pièce. Elle contenait trois lits, le sol en terre était couvert d'une carpette faite de chutes de tissus. Lucy dormait déjà, les mains jointes devant le visage. Il l'observa, puis s'allongea sur le lit voisin.

À midi, trois chevaux et non deux attendaient devant la maison. Caroline Dance était assise sur la selle du troisième quand Stuart et Lucy sortirent de la maison. Dance fournit l'explication de sa voix vigoureuse :

— Ma envoie Caroline chez les Megarry. Le moment est venu pour la mère Megarry.

Mme Dance sortit de la cabane avec un gros ballot qu'elle tendit à Caroline.

— Il y a tout ce qu'il te faut.

Stuart demanda :

— Vous voulez que je leur envoie le Dr Balance en arrivant à Jacksonville ?

Caroline secoua la tête. Elle portait sa robe marron et s'était coiffée.

— Je peux faire le nécessaire, dit-elle.

— Évidemment, renchérit Mme Dance, surprise que cette question puisse se poser. Ce n'est qu'un bébé. Caroline, tu passeras la nuit chez les Megarry et tu rentreras demain.

C'était une journée chaude et humide. La piste se poursuivait vers le sud en gravissant et en descendant une succession de tertres arrondis et de crêtes qui étaient le prolongement déchiqueté des

montagnes plus hautes à l'est. Ils se faufilèrent dans une vallée étroite à moitié entourée de collines et passèrent devant une petite colonie installée à côté de la Rogue River ; ils prirent le bac, puis longèrent le cours d'eau à vive allure. À quelques kilomètres du bac, Caroline Dance arrêta son cheval devant une cabane guère plus grande qu'un appentis. La maison des Megarry. Une femme apparut sur le seuil et mit sa main au-dessus de ses yeux pour les protéger du soleil. Elle dit :

— Caroline, tu n'as pas beaucoup de temps.

La jeune fille, immobile sur sa selle, regardait Stuart. Elle ne souriait pas, mais l'attente rendait sa bouche discrètement expressive. Il l'avait fait attendre pour la taquiner, elle le savait, mais elle s'en moquait.

Il sortit un petit paquet de sa poche et prit tout son temps pour le déballer. Le tenant caché dans sa main, il s'approcha de Caroline à cheval et se pencha pour passer ses mains derrière sa tête. Il se renversa en arrière sur sa selle pour l'observer pendant qu'elle baissait les yeux sur le camée qui pendait maintenant autour de son cou, au bout d'une chaîne en or.

— Oh, dit Caroline d'un ton enjoué, il ressemble à la broche de ma grand-mère du Missouri.

La femme qui se tenait sur le seuil de la cabane des Megarry haussa la voix :

— Le temps presse, Caroline !

L'excitation illuminait le visage de Caroline, et bien qu'elle ne fût pas une fille impulsive, c'est une impulsion qui la poussa vers Stuart. Mais elle se souvint de la présence de Lucy. Elle lui jeta un regard en biais, sauta à terre et entra aussitôt dans la cabane.

Stuart et Lucy poursuivirent leur chemin, en direction de l'anse d'un vallon qui s'ouvrait droit devant. La rivière courait près d'eux, mais les crêtes disparaissaient peu à peu pour former une vallée d'où la piste s'élevait petit à petit et commençait à bifurquer vers le sud-ouest en longeant la rive. Fort Lane apparaissait au loin avec ses constructions de rondins tapies sous un soleil éclatant, du côté nord de la rivière.

— Tu aurais eu ton baiser si je n'avais pas été là pour faire obstacle, commenta Lucy.

— Oui, dit Stuart, aimable.

— Désolée de t'avoir fait manquer ça. (Elle l'observa à la dérobée.) Elle a vingt ans… Tu en as vingt-huit.

— Que veux-tu que je fasse ?

Elle croisa son regard et vit son sourire. Soudain, elle se mit à rire.

— Oh, Logan.

La piste les fit contourner le sommet d'une colline et, au coucher du soleil, elle les conduisit à une rivière avec ses abris d'orpailleurs faits de branches et de broussailles, ses tentes de toile et ses fragiles constructions en bois. Ils traversèrent le cours d'eau, franchirent un bosquet de pins et de chênes et débouchèrent enfin dans cette sorte d'allée irrégulière qui constituait la rue principale de Jacksonville.

C'était une colonie d'une soixantaine de maisons peut-être, faites de rondins et de bardeaux de cèdre fendus, éparpillées le long de la rivière et sur les flancs des collines environnantes. La fumée du dîner s'échappait des cheminées en fer-blanc et des hommes déambulaient dans la rue, crottés par l'argile vert-jaune des placers. Des cavaliers arrivaient en ville et un convoi de mules descendait des collines à l'ouest.

Stuart et Lucy passèrent devant deux saloons et la grosse grange de Howison, ils contournèrent le magasin de Stuart et se dirigèrent vers une grande maison de rondins et de bardeaux située à flanc de colline. Jonas Overmire les attendait, les mains dans les poches de son pantalon et son haut-de-forme incliné vers l'avant, pour aider sa fille à descendre de cheval. Il lissa les poils de sa barbe avant de l'embrasser. Mme Overmire apparut à son tour pour étreindre sa fille, puis un cri leur parvint et ils virent George Camrose sortir de chez lui pour gravir la pente d'un pas vif.

Stuart appuya ses bras sur le pommeau de la selle afin d'assister à la scène. Lucy s'était retournée pour accueillir Camrose qui approchait. C'était un homme grand et beau, à la peau claire, habillé avec soin. On ne percevait pas chez lui la brutalité des camps d'orpailleurs, ni leur tempérament excessif. Il était calme et s'obligeait à une certaine retenue, si bien que même à cet instant, alors qu'il marchait vers Lucy, il affichait une réserve nonchalante, comme s'il l'avait quittée une heure plus tôt.